

Fondé en 1893

Fondé en 1893

Abonnements : A Lille N° 1.02, A Roubaix N° 3.25, A Lens N° 1.92

ABONNEMENTS : Nord et Départements limitrophes 4 fr. 50, 6 mois 9 fr. 18 fr., Autres Départements 5 fr. 50, 6 mois 11 fr. 22 fr.

5 Centimes

PUBLICITE : Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Mardi 3 Novembre 1908

ANGLETERRE et ALLEMAGNE

Cette interview est une faute, dit le « Berliner Tagblatt » en parlant de l'interview de Guillaume II, la plus grande faute, peut-être qui ait été commise pendant les vingt ans de règne de l'empereur.

Pauvre empereur ! Il s'était donné tant de peine il avait soigné si soigneusement la forme de sa prose : « Was, Anglas, vous êtes de nous, nous sommes de vous, vous êtes de nous, nous sommes de vous... » Des lèvres de mars ! Si, apostrophés aussi gentiment par un guerrier, les Anglais ne revenaient pas à de meilleurs sentiments, c'est qu'ils seraient complètement insensibles à la louange.

Pauvre empereur ! Il avait soigné, dit-on, jusqu'à l'épreuve du fameux article, et le calamus inépuisable avait retouché les fuites typographiques. Et tout cela, pour recueillir la plus unanime réprobation qu'ait exprimée l'opinion publique, depuis les salantes façons du Bulgare au de M. d'Arenthal.

Il y a des contagions. Celle du bon ton, de manières amènes et courtoises, gagne les plus hautes sphères, et les procédés que les petites gens rougiraient d'employer sont adoptés par les personnages les plus glorieux. Rupture de contrat, révélation de secrets ou de confidences, interprétation fantaisiste de projets esquissés en commun, tout est bon, pourvu qu'on réussisse. Mais voilà ! Il faut réussir.

Il ne semble pas que Guillaume II ait pleuré son but.

Ramener à lui les sympathies britanniques ? Et comment ? Est-ce en dépeignant l'Albion du seul prestige militaire qu'elle ait eu l'occasion de mettre en lumière, depuis Wellington, celui des Roberts et Kit-chener ? Est-ce en insinuant que les stratèges anglais, incapables de jouer à un autre jeu que celui des soldats de plomb, n'ont pu retrouver quelque gloire et quelques avantages qu'après l'intervention bienveillante et savante du kaiser et du grand état-major de Berlin ?

Est-ce un moyen d'être agréable aux Anglais que de leur rappeler, avec une instance d'un goût douteux, leur « veinaine noire, lorsque les désastres succédaient les désastres en succession rapide ?

Est-ce très amical pour la famille royale anglaise, que celle récapitulation des heures de la reine Victoria, à la fin de son règne, était accablée « par des pensées de deuil et d'affliction » ? Est-ce généreux de rendre celle lettre de l'aveu de la classe moyenne et de la « basse classe » de l'Allemagne, au dire de Guillaume, sont délibérément anglophobes. Mais alors ?

Evidemment, il faut que l'optique psychologique, si l'on peut dire, de l'empereur Guillaume, soit assez spéciale, s'il s'imagine qu'il a usé d'arguments particulièrement préemptoires pour faire changer l'attitude des Anglais à son égard.

Il apporte à l'Angleterre les raisons les meilleures de se méfier de l'Allemagne. Et l'on excepte l'empereur et une élite — cela ne fait pas beaucoup de monde — la classe moyenne et la « basse classe » de l'Allemagne, au dire de Guillaume, sont délibérément anglophobes. Mais alors ?

Et les publicistes anglais triomphent aisément d'un aussi pauvre argumentation.

Sans insister sur l'effet que Guillaume a produit dans les milieux anglais, on imagine la joie de la « basse classe » allemande en présence du verdict dont l'Allemagne en seigneur et maître.

Le « Vorwärts », dans un langage qui dénote un esprit politique autrement habile, mais il n'en exprime pas moins un étonnement d'une guerre éventuelle, toujours possible, en raison de l'état des esprits dans les autres classes de la nation.

Ce que les Anglais ne pourront oublier, c'est que, si un démenti a été donné au sujet des sentiments que nourrit leur égard la « basse classe » allemande, nul organe n'a parlé au nom de la bourgeoisie et au nom des libéraux.

Aussi, M. Stead, dans une lettre ouverte à l'empereur, lui déclare-t-il qu'il le remercie de son amitié pour l'Angleterre, il lui est surtout reconnaissant de ses révélations sur les sentiments du peuple allemand. Il ne reste donc plus aux Anglais qu'à construire de nouveaux cuirassés. Six nouveaux « Dreadnought » pour commencer. Lorsqu'on ne peut plus compter que sur l'armée d'un seul allemand, parmi tant de millions

qui peuplent l'Empire, il est bon de se préoccuper. Et, par ces temps d'autonomisme effréné, cet Allemand unique n'est-il point à la merci d'un accident vulgaire ?

Evidemment, Guillaume II n'a pas une bonne presse. Mais pourquoi s'efforce-t-il de jouer un jeu aussi personnel ? Est-il jaloux de M. de Bulow qui, en des circonstances récentes, sembla obtenir des succès qui parurent lui être trop particuliers ? S'imagina-t-il qu'il était « surhomme » supérieur à ceux même de Nietzsche, changer le cours d'une évolution économique qui, fatalement, précipite les commerçants et industriels d'Allemagne et d'Angleterre furieusement les uns contre les autres dans la mêlée ? Il n'y a guère qu'un contre-poids possible à la rivalité des classes bourgeoises des deux pays, c'est le rapprochement des travailleurs, des « basses classes », en un mot.

L'empereur l'ignore-t-il ? A-t-il oublié de lire les discours prononcés, au mois d'août dernier, par MM. Winston Churchill et Lloyd Georges, ces vrais pacificateurs du conflit germano-britannique ? N'est-il pas compris que ces ministères ne voyaient de garantie à la paix que la volonté des masses, et non pas la bienveillance d'un seul, d'un souverain « sympathique » ?

Les événements récents éclaireront ceux qui se refusent à comprendre. Quelqu'importance qu'on ajoute aux bonnes volontés des souverains, d'un Edouard VII, d'un Guillaume II, ce n'est point d'eux que dépend la paix, c'est de la volonté des nations. On voit bien, au milieu des circonstances actuelles, ce que des chefs d'Etat ont pu, ces temps-ci, pour troubler la tranquillité du monde. La bonne volonté pacificatrice est ailleurs.

Pour l'heure, il est douteux que l'Angleterre soit reconnaissante à Guillaume II de ses impétueuses révélations, et que celle soit plus décidée à dissiper ses défiances à l'égard de la « Germany ».

Dépendant, l'organe de la « basse classe » allemande le « Vorwärts », a saisi une occasion de faire de la diplomatie pacifique. Les journaux de la « basse classe » anglaise ripostent sans doute à leur tour.

L'empereur aura ainsi aidé à dessaisir les « hautes sphères » de la direction des relations internationales. Ce n'était pas son intention. Mais on ne saurait pas de ce résultat, s'il était acquis.

Albert MILHAUD.

Hier & Aujourd'hui

William J. Bryan et William H. Taft

C'est aujourd'hui que se décide aux Etats-Unis la désignation du chef du pouvoir exécutif pour la prochaine période présidentielle, le 12 novembre 1908. C'est à la fois le vainqueur, Bryan ou Taft, à la Bourse de New-York, on compte sur le succès de M. Taft : la cote des paris en sa faveur est à 5 contre 1.

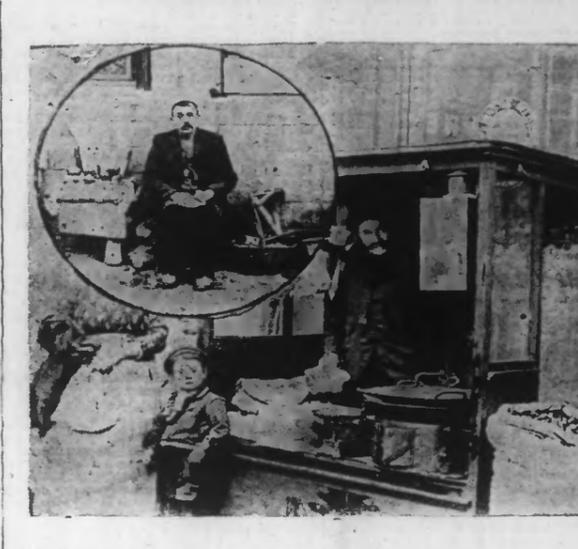
Nous nous représentons difficilement ce qu'est une élection présidentielle en Amérique et la terrible lutte d'endurance physique qui se livre entre les candidats. M. Bryan, le champion démocrate, est incontestablement le vainqueur : hier encore, il parlait à raison de vingt-cinq conférences par jour, M. Taft, le candidat républicain, le candidat de M. Roosevelt, est à bout de souffle, il a été vaincu par son obésité. La campagne menée de part et d'autre avec une excessive vivacité, s'est terminée par une lésion publique de beaucoup de linge sale : sur ce terrain encore, Bryan est incontestablement supérieur ; à côté de lui, M. Taft n'est compté comme un novice qui n'entend rien au jeu des campagnes électorales. Aussi M. Roosevelt a-t-il été obligé de donner de sa personne pour sauver la situation du parti républicain et de son candidat.

L'intervention personnelle du président de la République dans la lutte des partis est un fait sans précédent dans l'histoire politique des Etats-Unis et il dénote que la médiocrité de M. Taft avait sérieusement compromis les succès de la cause de ses partisans.

Une correspondance adressée à V. « Etoile Belge » nous informe à la vie d'un candidat : elle montre M. Bryan demeurant à certain jour, 21 heures sur la brèche, il avait, ce jour-là, harangué 300.000 personnes ; le lendemain matin à dix heures, il recommençait.

« On aura une idée de ce qu'est la journée d'un candidat présidentiel aux Etats-Unis par le programme qui a suivi lundi M. Bryan, à New-York. Levé à six heures du matin, il a d'abord son premier déjeuner, parlé dans une réunion de commerçants dans Broadway. De là, il a été conduit en automobile dans le New-Jersey et a adressé un discours à un millier de femmes au Waldorf-Astoria ; puis il a parcouru en voiture cent kilomètres, par une pluie battante, dans le New-York, et sur son chemin a harangué huit réunions en plein air. Il a dîné au Club démocratique où il a prononcé un discours au dessert. Puis il s'est rendu à la tête d'un cortège dans le Bowery, a prononcé un discours devant vingt-mille personnes réunies dans le parc d'East-Side, est revenu à Madison-Square Garden et là, a parlé pendant deux heures devant quinze mille partisans enthousiastes.

VOICI L'HIVER



En dépit du soleil délicieusement trompant, l'hiver approche ! Voici le marchand de marrons revenu dans nos cités. Celui-ci s'est installé à l'angle d'une rue étroite. Comme tout bon marchand de marrons, il est averti et arrive dans notre région au moment où les hirondelles le quittent...

« Chaud ! chaud ! les marrons ! » Son cri est évocateur des bises froides d'hiver, des phalanges gelées que la douce tiédeur des sacs de marrons réchauffe et décongèlent. Tout proche encore se trouve le marchand de « gnognons », de noix, l'homme aux mains noires...
« Cruguez, brisez, casses les noix ! ». Son invitation fait parfois s'arrêter les gens au passage et les petites menottes blanches se tendent vers ses mains rousses et bitumeuses pour recevoir les noix aux chairs ivroisines...
Les marrons et les noix sont les consolatrices de l'Automne et du premier hiver...
Bientôt ce sera la « Belle Valentine ». L'homme aux mains noires, viendra l'hiver...
G. DESMONS.

CHRONIQUE

Les Fiançailles de Xavière

Lasse à tomber et le cœur noyé de chagrin, Xavière rentra du cimetière dans le petit appartement désert d'où elle avait conduit le cercueil de sa mère à l'assise du repos. Accablée et sans songer à se dévêtir, elle s'était laissée tomber dans un fauteuil où s'accoudant pour repousser sa tête lourde de tristes pensées, elle se laissait aller à une douloureuse rêverie.

Elle était seule, désormais, sans fortune et sans moyens d'existence. Avec sa mère, s'en était allée la pension viagère qui leur permettait de vivre depuis la mort de son père, le commandant Martiques, enlevé par une congestion douze ans auparavant. Sa famille établie dans le Midi, n'avait conservé aucune relation avec l'orpheline et le vertige la prenait au bord de l'abîme qui s'ouvrait devant elle.

Souvent sa tête avait envisagé la possibilité d'une telle infortune et ses derniers mots, quand la fluxion de poitrine qui l'avait emportée avait fermé ses yeux, avaient été : « Sois courageuse, ma fille ! »
Et maintenant, c'était fini, avec quelques voisines elle avait accompagné à la nécropole le corbillard fleuri par ses soins pieux ; elle venait de dire un éternel adieu à la chère morte qui reposait dans la modeste tombe pour laquelle elle avait sacrifié une partie des économies maternelles.

Qu'allait-elle faire avec sa jeunesse (elle avait vingt-trois ans), et son inexpérience de la vie ?
Certes, elle était courageuse et la bonne éducation qu'elle avait reçue lui permettait d'utiliser une instruction supérieure. C'est ainsi qu'elle avait une profonde connaissance de la langue anglaise ; de plus, pour satisfaire à la prudence maternelle, elle s'était initiée à la sténographie, et pour remplir les longues heures de leur sévère existence, elle avait appris la dactylographie.

Ses yeux se portaient sur le coffret d'acajou où sa machine à écrire abritait ses rouages d'acier faisant taire leur crépitement familier. Saurait-elle utiliser pratiquement les ressources d'un apprentissage d'amateur ? Elle pensa néanmoins que là était le salut et, essayant ses yeux pleins de larmes, elle résolut d'affronter les vicissitudes que, nombreuses, elle voyait se dresser sur l'apré chemin de sa vie.

Tout en reprenant fébrilement ses exercices de sténographie et en perfectionnant son doigté de dactylographe, elle fit de multiples démarches pour trouver un emploi.
A même temps, elle essayait de trouver une place d'institutrice, se heurtant à des offres ridicules ou à des propositions dont elle ne pouvait douter de la malhonnêteté.

Un jour qu'elle venait ainsi de refuser un emploi qu'elle tenait d'un bureau de placement lui avait indiqué avec des sous-entendus à peine déguisés, elle marchait péniblement songeuse que ses maigres ressources allaient être épuisées.
Absorbée par ses réflexions moroses, elle suivait machinalement son chemin, quand, levant les yeux, elle aperçut qu'elle avait quitté la rue et qu'elle se trouvait dans une large et propre, où de spacieux magasins dressaient de nombreux devantures. Sur l'une d'elles une affiche attirait son regard. La Providence avait-elle guidé ses pas ? Elle parcourut l'avis placardé : on demandait

— Et de quoi, mademoiselle ? interrogeait-elle.
— De votre intervention, l'autre jour, continua-t-elle.
— Oh ! mademoiselle, répondit-il, je n'ai fait que ce que tout galant homme devait faire.
Et, levant son chapeau, il disparut.

Xavière resta seule, puis se demanda ce qu'elle allait faire de son après-midi, qu'elle résolut d'aller passer au cimetière. Elle entra chez elle puis repartit.
Le temps était superbe : un clair soleil de printemps égayait la rue, et jamais Xavière n'avait autant souffert de son isolement. Sur la tombe, elle pleura longuement, laissant se dégorger son cœur lourd d'ennui. Confusément, elle sentait un sentiment inconnu s'éveiller en elle et comme le besoin d'un appui dans sa vie maussade.

Puis les jours passèrent dans la monotonie du labeur quotidien. Xavière voyait au restaurant le jeune homme qu'elle avait remercié, mais il se contentait de la saluer correctement. Il disparut ensuite pendant quelques jours. Quand il revint, il était en grand deuil. Le cœur de la jeune fille se serra pour l'ami inconnu, dont elle plaignait la peine que celle devait en lui. Il s'assit devant elle et leurs regards se croisèrent.

Il vit une larme perler au bout de ses longs cils et s'ému à son tour ; il toucha à peine aux plats qu'on lui servit.
Comme il achevait de souler sa serviette, Xavière, dans un élan de commisération, ne put s'empêcher de lui montrer qu'elle comprenait sa peine.

— Vous souffrez, demanda-t-elle ?
— Je viens d'enterrer ma mère, répondit-il avec un sanglot étouffé.
Devant ce chagrin qui leur était commun, Xavière laissa s'épancher sa compassion.

— C'est une douleur que j'ai connue il y a peu de temps et je sais combien elle est lourde à porter !
Surtout quand on est seul, répondit-il avec un nouveau soupir, et il sortit brusquement, soulevant son chapeau d'un geste bref.

C'est ainsi que, rapprochés par une tristesse mutuelle, ils ébauchèrent une innocente idylle. Désormais, pendant le repas, ils échangeaient quelques mots, puis la confiance s'établissant entre eux, Xavière conta au jeune homme sa triste histoire et, lui, lui mit au courant de sa vie ; employé dans une maison d'édition, il poursuivait ses études et avait l'intention de passer son doctorat qui lui permettrait d'acquiescer une situation plus relevée dans un ministère quelconque.

Un jour qu'elle paraissait plus sombre que de coutume, le lendemain étant un dimanche, il lui proposa de la conduire dans un musée ; après s'être défendue, elle accepta et garda de sa visite au Louvre un sentiment agréable. Puis ce fut dans un grand concert qu'il obtint de la mener et, musicien, Xavière lui fut reconnaissante des heures qu'elle passa avec lui, à une sérénade atmosphère d'un art qu'elle appréciait.

Le jour où il passa son examen, tous les vœux de Xavière s'accomplirent et elle le félicita avec joie quand il lui annonça son succès. Elle sentait que sa vie pouvait changer ; aucun mot d'amour n'avait été échangé entre eux, mais la passion grandissante les rapprochait de plus en plus des aveux définitifs. Xavière attendait qu'il parlât, dans une espérance fervente dont elle avait fait la confiance à la chère morte, sur la tombe de laquelle elle avait été chercher un conseil.

Ce jour tant attendu vint quand le jeune homme lui annonça sa nomination dans un ministère. Sa vie était assurée, il lui manquait un compagnon pour embellir son foyer. Voula-t-elle faire la joie de son existence ? Cette conversation avait lieu dans une ravissante allée des Champs-Élysées, désertée par les promeneurs qui préféraient se mêler au flot des élégants passant dans les allées centrales.

Xavière, le cœur débordant, eut un acquiescement muet. Elle tendit à l'aimé ses doigts tremblants, et dans une étreinte mutuelle, leurs mains s'unirent à jamais : « Je serai soigneusement George », et, dans un clair élan, l'horizon s'irradia d'un bonheur sans mélange sur leur route béate.

Rapidement elle se mit au courant de sa besogne et son patron apprit la façon dont elle s'acquittait de sa tâche quotidienne.
Xavière reprit quelque goût à la vie, sentant son existence assurée pour quelque temps. Sa seule distraction était d'aller entretenir les fleurs sur la tombe maternelle, mais la solitude où elle vivait gonflait parfois son cœur d'une tristesse irraisonnée.

Elle avait trouvé pour déjeuner un petit restaurant voisin de son bureau où elle ne craignait que de petits employés pressés de dépecher leurs repas en lisant les journaux ou en échangeant de brèves conversations. Elle avait été remarquée dès le premier jour par les commensaux de la maison, mais sa réserve avait coupé court aux premières tentatives de rapprochement. Un jour cependant, un des habitués, ayant apprécié un peu trop haut la beauté de la solitaire dinasse, elle fut touchée de l'intervention d'un jeune homme, à la tenue distinguée, qui invita l'indiscrète à plus de réserve. Puis les voix se turent ; elle leva les yeux par dessus le journal qui l'abritait et regarda son défenseur improvisé. C'était un grand brun, un peu myope, dont l'air sérieux contrastait avec l'allure dégagée de ses compagnons. Comme elle le contemplait, il lança un coup d'œil dans sa direction ; elle crut y voir une expression de tendre sympathie et rougit.

Le soir, en se couchant, le souvenir de la petite scène lui revint et un muet remerciement s'enveloppa de son cœur vers l'ami qu'elle avait fortuitement trouvé.
Le samedi, comme elle se disposait à aller déjeuner, M. Stevens lui rappela qu'on prêtait chez lui la semaine anglaise, c'est-à-dire le repos jusqu'au lundi. Surprise, elle lui demanda de terminer des lettres pressantes et ne quitta son bureau qu'à midi et demi. Quand elle arriva au restaurant, toutes les tables étaient occupées et celle qu'on lui réservait d'ordinaire était prise. Il n'y avait de libre qu'un couvert dressé auprès de celui du jeune homme dont elle avait apprécié la discrète intervention. Elle s'installa près de lui et se fit servir, après qu'il eut obligamment reculé sa chaise pour lui faire quelque place.

Les hôtes du restaurant quittèrent peu à peu la salle ; bientôt il ne resta plus que de rares diners. Comme le jeune homme se levait pour quitter à son tour la salle, Xavière eut un geste. « Pardon, monsieur, dit-elle, je voulais vous remercier... »

— Et de quoi, mademoiselle ? interrogeait-elle.
— De votre intervention, l'autre jour, continua-t-elle.
— Oh ! mademoiselle, répondit-il, je n'ai fait que ce que tout galant homme devait faire.
Et, levant son chapeau, il disparut.

LE CONFLIT DES BALKANS

LE DESACCORD AUSTRO-RUSSE A PROPOS DU PROGRAMME DE LA CONFÉRENCE VA-T-IL ÊTRE URGÉ À SA RÉUNION ?

Un certain nombre de nouvelles sensationnelles et alarmistes ont circulé hier soir sur l'attitude nouvelle de la Russie dans la crise orientale.

Aucune confirmation officielle ou officieuse ne peut être obtenue de ces nouvelles dont les plus graves ne reposent en tout cas sur aucune réalité présente.

Il est toutefois évident qu'un violent mouvement de sympathie pour l'union et la défense mutuelle des intérêts slaves s'est produite en Russie. Les démarches de la Douma auprès du gouvernement et l'assaut fait au prince Georges ne laissent aucun doute à cet égard. Il reste à savoir jusqu'où le gouvernement peut et veut tenir compte de cet état d'esprit.

Nous croyons savoir que M. Isvolsky n'est jusqu'ici, aucunement résigné à abandonner son projet de conférence internationale et qu'il ne désespère pas d'y faire admettre, sous une forme à déterminer, la représentation des intérêts slaves.

Mais le rôle de M. Isvolsky est vivement combattu à Pétersbourg pour l'union et la défense mutuelle des intérêts slaves s'est produite en Russie. Les démarches de la Douma auprès du gouvernement et l'assaut fait au prince Georges ne laissent aucun doute à cet égard. Il reste à savoir jusqu'où le gouvernement peut et veut tenir compte de cet état d'esprit.

La Russie proteste contre l'annexion de la Bosnie

Saint-Petersbourg, 2 novembre. — La presse russe croit que les chances de réunion d'une conférence ont considérablement diminué.

Il paraît que la Russie n'acceptera pas de considérer l'annexion de la Bosnie-Herzégovine comme un fait accompli.

« La Gazette de la Bourse » écrit que le projet de conférence est tombé dans l'eau. Personne ne veut de la conférence, la Russie n'est pas la seule à le penser. Le « Novosti Vremeni » écrit à ce propos :

Nous ne désirons pas entreprendre une guerre, ni conseiller à l'Angleterre d'en entreprendre une. Nous nous bornons à écouter l'appel que nous adressent nos frères slaves, et nous disons : Permettez-nous, à nous Russes, de ne pas contracter l'engagement que nous avons pris de nous opposer à la Russie d'être sanctionnée une action indigne.

La Russie et les Serbes

Saint-Petersbourg, 2 novembre. — Le prince héritier de Serbie a quitté Saint-Petersbourg aujourd'hui ; mais M. Pachitch, qui l'accompagnait dans son voyage, reste encore quelques jours dans la capitale russe.

M. Pachitch a déclaré que le prince héritier de Serbie avait été très satisfait de son entrevue avec le tsar. M. Pachitch lui-même a exposé à Nicolas l'opinion serbe et il a fait appel à la protection traditionnelle de la Russie sur les Slaves des Balkans. L'homme d'Etat serbe dit avoir l'impression que la Russie tiendrait compte des intérêts de la Serbie et du Monténégro.

Une dépêche envoyée de Vienne à la « Reich », organe constitutionnel démocrate, dit que M. Isvolsky a déclaré au comte Berchtold, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, que la Russie mettait comme condition à la réunion de la conférence la discussion de la question de compensations territoriales à la Serbie et au Monténégro. La Russie écrit à ce propos : « En ce qui concerne la Russie, tout au moins, la cause de la Serbie est sauvée ».

Le voyage de M. Milovanovitch

Le docteur Milovanovitch, ministre des affaires étrangères de Serbie, est arrivé hier soir à Paris, venant de Londres, accompagné de son secrétaire, M. Dragoslaw Stefanovitch, chef au ministère des affaires étrangères.

Le ministre de Serbie à Paris, M. Milekovic Vessitch, et les membres de la légation, ainsi que la colonie serbe, ont souhaité la bienvenue à M. Milovanovitch.

Avant de quitter Londres, le ministre avait eu une conversation avec un collaborateur au « Daily Graphic », à qui il a fait les déclarations suivantes :

« Je ne puis dire que l'emporte de mes visites à Berlin et à Londres des impressions bien encourageantes. On s'est montré très sympathique, mais il faut tenir compte des engagements antérieurs et, pour tout dire, le dernier mot est à l'Autriche.

« Je ne saurais exprimer ma reconnaissance pour l'accueil que m'a fait sir Edward Grey ; si cela ne dépendait que de moi, j'en aurais pas à demander deux fois que justice nous soit rendue ».

ECHOS

POSTE RESTANTE

BUREAU POSTAL PRIVE

UNE ANOMALIE SINGULIÈRE

UN NAIN AU REGIMENT

POLITÉSSE ADMINISTRATIVE